

ESPRITS LIBRES



Michel Onfray.



Gérard Manset.



ÉRIC GARAUULT

MICHEL ONFRAY & GÉRARD MANSET

“La poésie fait le lien entre la philosophie et la musique”

Le premier, philosophe, publie un nouveau livre. Le second, auteur-compositeur-interprète, sort un nouvel album. Bien qu'évoluant dans deux univers artistiques très différents, ils ont souhaité se rencontrer il y a quelques mois, ayant chacun une grande estime pour l'œuvre de l'autre. Ils ont accepté de discuter à bâtons rompus de ce qui les unit.

Propos recueillis par Jean-René Van der Plaetsen

Comment vous êtes-vous connus l'un et l'autre ?

Michel Onfray – Par l'achat d'un disque vinyle en 1975 quand j'avais 16 ans. Je lisais comme un forcené à l'époque, et beaucoup de poésie. Il me semblait, il me semble toujours d'ailleurs, que la poésie s'est aujourd'hui réfugiée dans le meilleur de la chanson française. Gérard Manset, c'est Rim-

baud + l'électricité. La poésie se trouve rarement dans les maisons d'édition où les collections de poésie sont trustées par de mauvais poètes qui ne publient que leurs textes étiqués et autistes et ceux de leur smala. Il existe aujourd'hui un business germanopratin de la poésie, récemment un peu fissuré avec la polémique du Printemps des poètes, tenu par des gens qui la confisquent, font l'éloge de la vie poétique, et vivent comme Monsieur Homais dans sa pharmacie. Gérard Manset, lui, vit vraiment en poète.

Gérard Manset – Un jour, en voiture, alors qu'avec un proche nous franchissions quelques ravines à la hauteur du Pays basque, allumant le poste radio, nous tombâmes sur une voix qui déroulait de façon obsessionnelle un exposé fondamental sur Nietzsche. C'était Onfray, je dois dire qu'il s'était ensuivi dans l'habitable un silence religieux du même niveau que celui que nous venions de quitter à Lourdes. Le vers était dans le fruit, et je me suis ingénié à suivre cette fascinante intelligence que je n'ai eu de cesse, ensuite, d'imaginer croiser.

Vous évoluez dans deux univers, artistique et politique, très différents. Or, chacun de vous apprécie l'œuvre de l'autre.

Michel Onfray, pouvez-vous nous dire ce que vous aimez chez Gérard Manset ?

Michel Onfray – Cette vérité, cette sincérité, cette authenticité de la personne qui ne sépare pas l'écriture poétique de la vie poétique. Et puis cette qualité d'écriture qui se repère dans le fait qu'on n'a jamais fait le tour d'un grand poème, donc d'un grand poète : il recèle d'incroyables abîmes qu'aucune quête ne comble. On peut l'écouter cent fois, il y a toujours plus d'énigmes géniales à la première écoute, ou à la première lecture, qu'à la dernière.

Et vous, Gérard Manset, pouvez-vous nous dire pourquoi vous appréciez l'œuvre de Michel Onfray ?

Gérard Manset – Je suis très réaliste sur de tels phénomènes d'oralité précise. Le débit est constant, d'une beauté onirique proche de la rhétorique de ceux qu'il apprécie lui-même et considère comme des oracles. En revanche, sur l'autre bord de cette rivière des connaissances, et n'ayant eu à me balader qu'avec mon manque d'érudition, j'étais surpris qu'il apparaisse dans les médias sous l'attitude d'un sage tout à fait sage mais parfois contesté, écrivain philosophe au verbe étrange parce qu'admirable et admirable parce que posé, sans pathos, sans émoi. Cela se nomme l'équidistance à la gloriole et au présupposé des effets de manches. On le croirait insensible, mais il faut avoir lu certains de ses courts récits de voyage sur les traces du passé : Hiva-Oa et Segalen, ou bien ce qu'il a intitulé *Le Chemin de la Garenne*, chez lui, son enfance, ses souvenirs. Très récemment je me suis intéressé aux *Confessions* de Rousseau, j'y ai trouvé une certaine analogie avec Michel Onfray et ceux qui veulent transmettre leur songe dans quelques mottes de terre et le fourbi des campagnes. Mon propos est le suivant – mais qu'il ne partage pas : chez

“ Je vis avec les livres comme avec l’oxygène et les ciels de ma Normandie. Les livres, les vrais, les bons, n’éloignent pas du monde, ils y ancrent plus fortement encore ”

Michel Onfray

“ Mon ancrage littéraire est le passé, et plus précisément autour du XVI^e siècle. Je vais jusqu’à George Sand en m’arrêtant sur le « Génie du christianisme » ”

Gérard Manset



lui, dans l’écrivain, il y a un philosophe, et cela bien plus qu’en général on ne trouvera d’écrivains dans la philosophie.

Michel Onfray, vous avez écouté le dernier disque de Gérard Manset. Qu’en avez-vous pensé ?

Michel Onfray – Je vais dire une banalité, mais des premiers textes, des premières chansons, aux derniers, l’univers poétique de Gérard Manset reste le même, bien sûr, mais c’est surtout le grain de sa voix, la texture de son timbre, la résonance physiologique de son chant qui signent et lient le tout. Son monde onirique, dans lequel il y a du Lewis Carroll et du Magritte, sa prose, dans laquelle il y a du Walt Whitman et du Rimbaud, j’y tiens, son filet de voix qui dit la fêlure et la fragilité, mais comme le rocher de Gibraltar, entre deux mondes, est fêlé, et comme une montagne, les Rocheuses, est fragile. Quelques mesures, quatre mots chantés par lui, et il nous fait entrer dans son monde à nul autre pareil.

Et vous, Gérard Manset, qu’avez-vous pensé du dernier livre de Michel Onfray ?

Gérard Manset – J’en suis resté à cela : *Patience dans les ruines*. Quelle langue ! Un érudit caché qui prend son pied dans une auto-introspection et pense avoir besoin du secours de saint Augustin pour s’immerger dans les vieilles pierres, et mieux s’y rassurer d’éternité ou de chrétienté qui lui échappe. Or la foi est ailleurs, la simple transcendance, la pieuse et légitime façon de regarder la beauté, d’y songer. Il dit cela dans son texte comme il le fait au cours de précédents ouvrages : l’Inde, le Japon, pense à étayer ça de quelque complexité ésotérique afin de ne pas s’y perdre, cela fait partie de son mode opératoire. Il n’est qu’à dérouler ce que ses yeux voient et ce que son âme lui dicte : un adepte du beau, un humaniste qui, par abnégation, tente d’indiquer la route vers l’implacable flamme révélatrice et bienfaitrice.

Faisons un petit tour de l’actualité musicale contemporaine. Trois chanteurs qui accordaient autant d’importance aux paroles qu’à la mélodie, Bashung, Christophe et Jean-Louis Murat sont morts. Leur voyez-vous des successeurs ?

Michel Onfray – Ah, je suis touché par ce que vous me dites parce que j’ai eu des signes complices de Christophe et de Jean-Louis Murat, parce que j’ai troublé trois minutes de la vie de Bashung pour lui dire – j’étais dans le même restaurant que lui à Paris – combien j’aimais ce que j’aime chez Gérard : un monde à part dans le monde. D’ailleurs *Vénus*, écrit par lui et chanté par Bashung, m’avait tiré des larmes. Son : « Toutes ces choses avec lesquelles / Il était bon d’aller / Guidé par une étoile / Peut-être celle-là / Première à éclairer la nuit » ramasse

toutes les leçons données par mon père quand j’étais enfant. Quand j’ai appris que ce texte était de Gérard, les larmes me sont revenues. Ces temps-ci, j’écoute en boucle une chanson d’Alexis HK *Mon oncle Abélard*.

Gérard Manset – Je dirais Alain Souchon, sa grâce intemporelle, ses mots lâchés au petit bonheur, un juvénile badin qui ne vieillit pas. Ou Bernard Lavilliers, compositeur poète qui, pour d’autres raisons, convient à un public ayant besoin de rêver.

Vous vivez tous les deux dans les livres. Tout compte fait, et avec le recul de l’âge, quels sont ceux qui vous ont le plus marqué ?

Michel Onfray – Je ne suis pas d’accord : je vis avec les livres comme avec l’oxygène et les ciels de ma Normandie. Les livres, les vrais, les bons, n’éloignent pas du monde, ils y ancrent plus fortement encore. Dans cet ordre d’idées, le livre qui l’a le plus ébranlé, marqué et influencé, c’est *De la nature des choses* de Lucrèce. J’ai d’ailleurs obtenu d’un ami aujourd’hui décédé une traduction contemporaine du poème, très poétique, qui ferait un immense opéra de plusieurs heures une fois chanté par Gérard Manset !

Gérard Manset – Mon ancrage est le passé, et plus précisément autour du XVI^e siècle. Je vais jusqu’à George Sand en m’arrêtant sur le *Génie du christianisme*. Je n’y comprends pas grand-chose, mais sauriez-vous résoudre une équation ? On reste à l’extérieur, mais que cette apparence est saine. Donc également l’*Astrée*, cela s’ajoutant aux frères aristocrates : Stendhal, Zola, Balzac. On y placera aussi Nerval, y ajoutera Loti et Théophile Gautier, Victor Hugo, massif, inaccessible. J’aime tout et n’exclus pas Malraux ni Montherlant, mais là, ça devient casse-gueule, peu de rescapés. Parfois, je lis certaines pages de Proust. J’ai cette déformation qui autorise à estimer seulement des bouts pris au hasard... lui ou les autres, sachant que tout est dans tout. Il m’en faut peu, de cette mini-indigestion qui s’avérera tout de même très vite insuffisante. De là, réitérer, combler cet appétit. Alors réclamer quoi ? Ronsard, roman galant et ses pécheresses de courtoisie retenue, *La Princesse de Clèves*, ou le mode épistolaire des *Amitiés particulières* d’ambition bien au-delà de toutes les séries télévisées du jour.

Au-delà de vos modes d’expression personnels, vous êtes tous les deux photographes. Pensez-vous que la photographie soit une continuation de la poésie ?

Gérard Manset – Possible. Je dirais un outil apte à fixer d’autre manière l’instant que l’on vole, à relire plus tard, sans oublier le laboratoire qui est la grise cellule du monacal et du

*“La Normandie, c’est un pays de rivières.
Le domaine des bosquets où chaque vallon
nous cache un enchantement
qui dit « La Mare au diable » ”*

Gérard Manset

*“La Normandie, c’est la terre
de mes ancêtres depuis mille ans
par mon père, ce sera celle de ma tombe,
ça aura été celle de ma vie”*

Michel Onfray



religieux, les masques... J’ai pratiqué l’instantanéité de pareilles images, les films, les émulsions, savoir laver, sécher. Je ne conçois ça qu’ainsi, inspiration, le croquis... seul à choisir et seul à déclencher... s’enfuir avec ce qu’on a cloué au sol de ce quatrain d’image inabouti, sa rime perdue...

Michel Onfray – La parution de mon récit de voyage au Japon, *Inframince*, avec des photos, me permet de penser que peut-être suis-je un peu photographe, d’autant qu’une galerie parisienne s’est proposé de les exposer. Quand on mène une vie poétique, ou philosophique, du moins : quand on y tend, tout ce que l’on fait relève du poème ou de la philosophie. Photographier, c’est tailler dans le monde ce que l’on veut montrer de lui et, bien sûr, on taille comme on est : le cadre, c’est la forme dans laquelle on contraint les forces, comme le livre et comme le poème sont des cadrages.

Vous avez tous les deux une histoire particulière et un lien personnel avec la Normandie. Pouvez-vous nous en dire un peu plus sur ce point ?

Gérard Manset – C’est un pays de rivières. Voiture de location et petite auberge chopée au tout dernier moment, quelquefois n’importe où. Le domaine des bosquets où chaque vallon nous cache un enchantement qui dit *La Mare au diable*. On ouvre, claque la portière, frissonne avec tous les ancêtres qui se sont émus des mêmes visions et des mêmes fracas d’orage.

Michel Onfray – En ce qui me concerne, c’est mille ans de présence sur cette terre normande avec, du côté de mon père, un ancêtre viking venu du Danemark, des traces laissées dans la tapisserie de Bayeux aux côtés de Guillaume le Conquérant, d’autres dans la conquête des rois de Sicile ou dans les croisades – c’est du moins ce qu’atteste un immense arbre généalogique qu’on vient de m’offrir. C’est la terre de mes ancêtres depuis longtemps, ce sera celle de ma tombe, ça aura été celle de ma vie.

Lorsque vous vous voyez, vous débâtez souvent des rapports entre littérature et philosophie. Pouvez-vous présenter à nos lecteurs vos points de vue respectifs ?

Michel Onfray – Gérard n’aime pas la philosophie des professionnels de la philosophie, il a raison, d’une certaine manière, moi non plus. Je suis curieux de son antiméthode de lecture qui est « pilotage » comme le dit Montaigne en parlant du mouvement des abeilles qui font leur miel. Il lit de façon intuitive, bergsonienne dirai-je, comme un chamane, un primitif, un sauvage : il va au livre comme la flèche à la cible. Puis il change de cible et de bande-son, un arc à nouveau.

Gérard Manset – Je place la pure littérature en tout premier. Je sais que pour Michel, il s’arrange du contraire, que pour lui, lire un livre de fiction, si éminent soit-il, c’est très souvent une perte de temps s’il l’évalue à l’aune de son désir d’études exclusivement philosophiques. Mon regard est autre : je trouve une ligne de fuite dans les romans et dans l’écrit, la langue et la ponctuation, virgules, appositions, rejets... Je ne veux pas de traductions, exige les énumérations ou les portraits psychologiques énoncés dans ma langue, mon chez-moi, structurés et lisibles sans qu’il soit nécessaire d’y ajouter une esthétique qui voudrait dire métaphysique, morale. C’est pour moi superflu. ■

Propos recueillis par Jean-René Van der Plaetsen



« *La Foudre gouverne le monde* », de Michel Onfray, Albin Michel, 320 p., 21,90 €. « *L’Algue bleue* », de Gérard Manset, Parlophone, CD, 18,99 €, Vinyle, 26,99 €.